

ANDRÉ BORD

Pascal à la lumière de saint Jean de la Croix

Jean de la Croix est le spécialiste des hauteurs. Il dégage magistralement les lois qui régissent l'ascension des âmes généreuses vers l'union d'amour avec le Dieu vivant.

Si l'on considère le niveau spirituel de Pascal à la fin de sa vie, on peut affirmer qu'il est arrivé à l'union d'amour avec Dieu. Nous en avons le témoignage de son confesseur, le P. Beurrier, qui ne l'a connu que les six dernières semaines de sa vie¹ : «Il fit une seconde retraite bien plus parfaite que la première deux ans avant sa mort, Dieu le voulant par là disposer à la précieuse mort des saints»² (Mesn. I 872). Le P. Beurrier est frappé par la simplicité d'âme de Blaise : «C'est un enfant, il est humble et soumis comme un enfant». Il n'est pas le seul. Un ecclésiastique, sans doute Sainte-Marthe, de Port-Royal, le visitant la veille de sa mort dit à Gilberte : «Si Dieu l'appelle, vous avez bien sujet de le louer des grâces qu'il lui a faites. Il meurt dans la simplicité d'un enfant. C'est une chose incomparable dans un esprit comme le sien» (Mesn. I 637). Pascal avait écrit : «La Sagesse renvoie à l'enfance» (82).

Nous avons aussi le jugement de ceux qui l'ont lu et recueilli son message spirituel. Deux parmi bien d'autres. Daniel-Rops : «[...] il nous

¹ Pascal a pour principe de s'adresser au curé de la paroisse où il demeure. Il est alors dans l'appartement parisien de sa soeur Gilberte, 67, rue du Cardinal-Lemoine, sur la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont. Le P. Beurrier n'est pas un simple prêtre. Il a alors 54 ans, et donc une certaine expérience. Théologien, il deviendra Général de sa Congrégation Sainte-Genève de France, puis en 1681, premier Assistant.

² Nos références simplifiées renvoient ainsi :

Pour Jean de la Croix, à l'édition du P. Lucien, *Jean de la Croix: Oeuvres complètes* (Paris: DDB, 1967). M = *Montée du Mont Carmel*; N = *Nuit Obscure*; C = *Cantique Spirituel*; VF = *Vive Flamme*.

Pour Pascal, à l'édition du Seuil, *Intégrale* (82) = fragment 82, Lafuma (Mesn. I 637) = Jean MESNARD, *Pascal: Oeuvres complètes*, Tome I, p. 637.

paraît si proche de la perfection —on oserait presque dire de la sainteté—... Le mot de saint Jean de la Croix vient irrésistiblement aux lèvres: *Au soir de votre vie, vous serez jugé sur l'amour*. Plus récemment, le P. Bro, O. P., écrit de Blaise Pascal et de Thérèse de Lisieux: «ces deux plus grands génies de l'histoire religieuse française»³. Or Thérèse n'est pas seulement canonisée, elle est Docteur de l'Église. D'ailleurs, il n'est que de lire, sans idée préconçue et en dehors de toute érudition, *Le Mémorial, Le mystère de Jésus, La prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies ou Les lettres à Mlle de Roannez*, pour être persuadé du niveau spirituel de Pascal.

Le rapprochement entre les deux mystiques s'impose à ceux qui connaissent leurs oeuvres. «Son christianisme nous enserme et nous prend [...] comme le fait celui d'un Pascal», dit Jean Baruzi de Jean de la Croix. «Les plus audacieuses Pensées de Pascal [...] traduisent les expériences et les règles d'un Jean de la Croix» (Maurice Blondel). «Jean de la Croix [—] reprenant un langage augustinien qui sera plus tard sous des formes à peu près identiques celui de Pascal» (Georges Morel)⁴. Ainsi le lecteur averti retrouve Jean de la Croix chez Pascal. Tantôt ce sont des idées fulgurantes, tantôt des analyses précises, tantôt les mêmes expressions caractéristiques de la traduction du P. Cyprien: abhorrer, abandonnement, inspiration, rayon, nuit.

Personnellement, j'ai voulu approfondir la question: Pascal a-t-il lu Jean de la Croix? J'ai noté nombre de textes similaires, j'ai constaté des rapports étroits et suivis entre les carmes déchaussés et la famille Pascal pendant plus de cinquante ans. J'ai eu enfin la bonne fortune de découvrir que Pascal avait un cousin, de sept ans son aîné, Blaise Chardon, devenu chez les déchaux: Séraphin de Sainte-Thérèse⁵.

Notre propos aujourd'hui est différent. Si Jean de la Croix est le maître des hauteurs et si Pascal, sur le plan spirituel vit sur ces hauteurs, on ne peut bien comprendre l'évolution spirituelle de Pascal qu'à la lumière de la doctrine de Jean de la Croix. On ne juge bien d'une chose que si l'on connaît les lois qui la régissent. Nous autres commentateurs qui sommes rarement de plain-pied avec ces sommets, nous risquons d'interpréter la vie de Pascal avec nos propres lumières, rationnelles, trop naturelles, ou au mieux d'après notre propre expérience religieuse. D'autant plus si nous partons d'a priori tels que Pascal s'est converti, ou que ses recherches intellectuelles profanes ne peuvent être d'un grand spirituel. Ainsi nous le rabaissons et le mutilons.

³ C. TRICOT-R. ZAMBELLI, *Blaise Pascal et Thérèse de Lisieux*, Préface, p. 10.

⁴ Voir notre *Pascal et Jean de la Croix*, pp. 21-22.

⁵ Blaise Chardon; 1616 (Clermont) - 1661 (Bordeaux). Profession à Paris en 1634. Professeur de philosophie et de théologie. Visiteur de la province de Paris. Puis à Clermont, deux fois provincial de la province, auteur de plusieurs ouvrages. Voir notre *Pascal et Jean de la Croix*.

Les étapes de la vie spirituelle

À partir du moment où l'âme se donne à Dieu dans un couvent, ou dans le siècle comme Ana de Peñalosa, c'est le début d'une aventure spirituelle en trois étapes, selon Jean de la Croix: le commençant, le progressant, le parfait. Pascal semble le répéter: «l'entrée, le progrès, le couronnement» (Seuil, p. 269/2). Le commençant médite et se mortifie, c'est la voie purgative, le progressant contemple, c'est la voie illuminative, le parfait jouit de l'union à Dieu, c'est la voie unitive (C sommaire). Ainsi la vie spirituelle comporte une évolution et celle de Pascal n'échappe pas à la règle. Ce qui est vrai du Pascal de 1645 ne l'est plus en 47, et en 1655 Pascal est encore différent, et différent encore en 1661. «Il faut cheminer, qui n'avance pas recule» (M 1 11 5et6). Je préfère parler de mutation plutôt que de conversion car Pascal suit toujours le même chemin.

L'aventure n'est pas de tout repos. Jean de la Croix le sait par sa propre expérience, multipliée par celles des nombreuses âmes qui se confient à lui. Il en parle comme d'une ascension, non uniforme, mais avec des hauts et des bas (N 2 18 3). C'est pourquoi il écrit pour venir en aide à ceux qui devant la difficulté risqueraient de stagner ou de se décourager.

Cette évolution comporte une série de purifications que Jean de la Croix classe en purification ou nuit du sens et purification ou nuit de l'esprit, selon les deux parties de l'âme: sens et esprit. Chaque nuit, du sens et de l'esprit comporte deux aspects simultanés: les efforts de l'homme (nuit active), l'action de Dieu (nuit passive pour l'âme). Trop souvent, on oublie que dans cette aventure, Dieu est l'artisan surnaturel, le principal agent (VF 3 46-47, 781-783). Et nous pouvons percevoir la pédagogie divine, parfois déconcertante, à l'égard de ses saints, à l'égard de Pascal. C'est Dieu qui regarde et aime le premier, et Pascal va répondre généreusement à ce regard de Dieu sur lui.

Le commençant Pascal

Dans le premier trimestre 1646, à la suite d'une luxation, Étienne, le père, se fait soigner par les frères Deschamps qui en trois mois rétablissent le blessé. Ces infirmiers vivent de la forte spiritualité de Saint-Cyran⁶. Blaise est bouleversé par leur exemple, grâce auquel Dieu lui fait comprendre que les nombres, les courbes, les tubes et les mécaniques fussent-elles géniales ne peuvent combler le cœur. Comme eux, Pascal fait le pas du don à Dieu et comme eux en restant dans le monde. En

⁶ Dont les écrits s'inspirent parfois de Jean de la Croix. Voir notre *Jean de la Croix en France*, pp. 79-80.

effet, dit Jean de la Croix, «les choses du monde ne gênent pas» (M 1 3 4) ; ce qui gêne, c'est l'attachement qui nous y asservit. Il faut donc que l'âme «ait dit adieu à toutes choses et que toutes choses aussi lui aient dit adieu» (lettre 9). Ce que Gilberte répètera de son frère: «il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde que le monde enfin le quitta» (Seuil, p. 22/1). Ce don de Pascal à Dieu ne se dédira jamais.

Il est la découverte d'un amour et d'un bonheur plus grand. Comme l'on «fait toujours ce qui délecte le plus» (Seuil, p. 332/1), «il était besoin d'une autre plus grande inflammation d'un autre meilleur amour (M 1 14 2), car «on ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands» (Seuil, p. 269/1). L'homme ne peut «sortir des péchés [...] s'il n'en est tiré par une délectation plus puissante» (Seuil p. 333/1). Et «cette ardeur suave leur est causée par l'Esprit Saint» (N 2 20 4). Pascal a répondu généreusement à cet appel de Dieu (Seuil, p. 323/2).

Pascal devient «commençant». Il fait la part belle à Dieu. Il prie, il médite les Écritures. Il étudie la religion; Saint-Cyran le conduit vers les Pères de l'Église, saint Augustin surtout. Il découvre sa vocation, se mettre au service de Dieu. Il ne soignera pas les corps. Il mettra son intelligence, sa parole et sa plume au service de ses frères humains, en particulier de ces libertins qui pullulent, se disent esprits forts et se vantent d'avoir secoué le joug. Pascal s'y lance avec fougue.

Les commençants, dit Jean de la Croix, ont parfois «un orgueil secret qui leur fait avoir quelque satisfaction de leurs actions et d'eux-mêmes. [Ils aiment] parler des choses spirituelles [...] en faire la leçon à tout le monde [...] Ils ont un certain zèle inquiet et parfois il leur vient des impétuosités de les reprendre aigrement se faisant maîtres de la vertu» (N 1 2 1et7 ; N 1 5 2). L'attitude de Pascal dans l'affaire Saint-Ange semble illustrer cette analyse. Avec deux amis, Pascal va écouter un prêtre, Jacques Forton, sieur de Saint Ange, ancien franciscain, qui tient des propos étranges. Il prétend démontrer rationnellement tous les mystères de la foi. Ses affirmations sont tellement cocasses qu'elles soulèvent l'hilarité du groupe. Mais voilà que cet original obtient une cure. Le rire fait place à l'indignation. Il est impensable que de telles erreurs soient enseignées. Ils interviennent auprès de M^{sr} Camus, évêque remplaçant, pour demander que Forton se rétracte. Une conciliation a lieu que Pascal juge trop clémente. Il s'adresse alors à l'archevêque, M^{sr} de Harlay jusqu'à obtenir une rétractation plus stricte.

Nuit du sens, nuit de l'esprit

On peut penser que pour Pascal, la purification du sens a commencé assez tôt, avant 1646. L'intellectuel Pascal, tout occupé aux démarches de l'esprit, n'a pas sombré dans la sensualité. Gilberte le dit: «Il avait jusqu'alors été préservé, par une protection particulière de la Providence, de tous les vices de la jeunesse» (Mesn I 609). Et Pascal constate-

ra «bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes» (*Prière pour demander...* VIII). À partir de 1646, Blaise n'a pas à rechercher la mortification: «Il faut déplorer l'ignorance de ceux qui se surchargent de pénitences» (M 1 8 4). Mais les souffrances non voulues ne manquent pas à Pascal: maux de tête et d'entrailles, avec les médications lourdes de l'époque: saignées et purges, purge tous les deux jours pendant trois mois. Pascal subit. «Ces tempêtes et épreuves de la purification sensitive, Dieu les envoie ordinairement à ceux qu'il veut mettre auprès dans la nuit de l'esprit» (N 1 14 4).

Jean de la Croix donne des principes généraux valables pour toute âme donnée; il les illustre d'une multitude d'exemples tirés de sa vaste expérience. Mais ces descriptions ne concernent pas toutes les âmes. Il y a «différents chemins» (VF 3 59). «Cela ne se passe pas chez tous de la même façon, cela n'a point d'autre mesure que la volonté de Dieu, selon ce que chacun a d'imperfection à purifier et aussi conformément au degré d'union d'amour où il veut l'élever» (N 1 14 5). En particulier ce qui arrive à une religieuse cloîtrée, n'arrive pas forcément à une âme donnée dans le monde.

Mais déjà pour Pascal, la purification de l'esprit va commencer. Le néophyte s'est engagé avec fougue et passion selon son tempérament. Sa vocation prend corps avec le projet d'un vaste ouvrage, d'une Apologie. À Paris, il le confie à un prêtre de Port-Royal, M. de Rebours qui n'entre pas dans ces vues. Qu'est-ce que ce laïc, ce mathématicien, ce physicien, ce technicien, qui, sans aucune formation théologique, veut faire la leçon? Pascal voit que de Rebours n'a pas compris, et plus Pascal s'explique et plus l'autre l'en dissuade.

Cette épreuve, plonge le néophyte dans la nuit spirituelle. Il est «aveuglé», incapable de donner le moindre conseil à Gilberte qui en réclamait. Cependant, Pascal courageux persévère dans sa quête spirituelle. Il n'abandonne pas le projet que Dieu réclame, mais se sent incapable de le réaliser. Il porte cependant toujours sur lui des tablettes (feuillettes assemblées) pour noter ce qui le frappe. Il ne peut rédiger. Dieu lui fait expérimenter que pour une tâche spirituelle, l'homme livré à ses seules forces est incompetent, il doit se laisser investir par Dieu, sinon son action ne sera que naturelle sans efficacité surnaturelle. Jean de la Croix le dit: «Son oeuvre ne sera que naturelle [...] si Dieu ne la meut» (M 3 13 3). Pascal le répètera.

On peut considérer Pascal *commençant*, jusqu'en 1652. Il prie, étudie les ouvrages de spiritualité, devient un savant théologien, médite l'Écriture, sans pour cela abandonner ses recherches intellectuelles profanes. Sa lettre du 17 octobre 1651, à l'occasion de la mort de son père est significative à cet égard. C'est le genre de la *Consolation*. Très généralement ces *Consolations*, même chez les chrétiens, s'inspirent des penseurs grecs ou latins et plus particulièrement des stoïciens. Pascal n'ignore ni Platon, ni Cicéron, ni Sénèque, mais sa lettre est résolument chrétienne: la mort n'est pas rien, elle est horrible; pleurer et espérer.

Cette lettre suppose d'immenses lectures profanes et religieuses. Cependant nous n'avons pas le débordement mystique qui bientôt s'épanchera de son coeur: «ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris», écrit-il.

Le progressant

À la fin de 1651, Pascal n'est pas mystique; à la fin de 1654, Pascal l'est devenu. Il importe d'étudier cette période de trois ans qui a trompé nombre de critiques. Et Jean de la Croix doit nous aider à comprendre ce passage capital dont il est le spécialiste et qui va faire de Pascal un *progressant*. Ces trois ans comportent onze mois à Paris, sept mois à Clermont-Ferrand, six mois à Paris. Nous articulerons notre analyse dans trois directions: la purification, la retraite⁷, l'abandon à Dieu.

«L'union de l'âme avec Dieu n'est parfaite que si l'âme est entièrement nette. Il ne peut y avoir de transformation parfaite s'il n'y a de parfaite pureté» (M 2 5 8). Ce qui implique tribulations, ténèbres et angoisses (VF 2 24, p. 751). Pascal répète: «Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le coeur est purifié» (793). Cette purification est nécessaire car l'âme a été viciée par le péché originel et par les péchés personnels; parce qu'elle est la proie des trois ennemis que Jean de la Croix dénonce souvent: la chair, le monde, le démon (N 1 13,11, 2 21 3; *Précautions*, p.1007), et que Pascal aussi connaît (Seuil, p. 360), puisqu'ils appartiennent à la tradition chrétienne. Jean de la Croix assouplit parfois cette classification: lutte contre soi, contre le monde, contre le démon (N 2 16 2), ou méfiance d'elle-même, du maître spirituel, du démon (VF 3 29). Il me semble que pendant ces trois ans, Pascal subit trois sortes de purifications: détachements affectifs, détachement du monde, détachement de soi-même⁸. Telles sont «les tentations, les épreuves que Dieu envoie à ceux qu'il veut élever à une haute perfection» (C 3 8).

Le détachement affectif est très douloureux. Il perd son père qui est mort, il perd sa soeur qui entre à Port-Royal. Ces détachements, Pascal ne les a pas voulus, ils sont d'autant plus éprouvants. À un degré tel que Pascal sombre dans la dépression; ce qui entraîne le détachement du monde. Répétons que chez tous les grands spirituels, Dieu est le principal acteur. C'est Dieu qui envoie Pascal dans le monde, lui fait envisager, contre son gré, mais selon l'autorité des médecins, un mariage, une charge. Jacqueline écrira que si on est malade, la parole des médecins exprime la volonté de Dieu (Mesn III 1186, 4). Comment

⁷ Pour la retraite à Clermont, voir nos arguments dans : *La vie de Blaise Pascal*, p. 72-80.

⁸ Nous ne traçons ici que les grandes lignes qui donnent ainsi plus de force à notre exposé. On trouvera les détails dans *La vie de Blaise Pascal*.

Pascal aurait-il pu se détacher du monde s'il ne l'avait quelque peu envisagé? Grâce à cette expérience de cinq ou six mois, Pascal peut dire : «Dieu tente mais il n'induit pas en erreur» (850). «Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache» (198). Ces deux détachements prendront un tour plus aigu après le séjour à Clermont-Ferrand. Et le détachement de soi-même pourra avoir lieu.

En octobre 1651, Pascal est à Clermont-Ferrand. La propriété de Bien-Assis jouxte le domaine des carmes déchaussés et le Cousin Chardon est au couvent. C'est alors que Pascal prend contact avec la spiritualité du Carmel, qu'il lit l'oeuvre de Jean de la Croix en la belle traduction du P. Cyprien dont la seconde édition vient de paraître.

Pascal comprend qu'il ne doit plus seulement avec courage partir à la quête de Dieu (ce qui est le propre de la mystique païenne⁹), mais s'abandonner entre les mains de Dieu (ce qui est le propre de la mystique chrétienne). «L'union divine consiste en ce que l'âme tienne sa volonté dans une totale transformation en la volonté de Dieu (M 1 11 2), que l'on doit préférer la volonté de Dieu à la sienne (M 3 43 3, N 1 7 3). Pascal le dira: «La volonté propre ne satisfera jamais (362). Changeons la règle que nous avons prise jusqu'ici pour juger de ce qui est bon. Nous en avons pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de Dieu» (948). Ceci nous paraît capital. Ce sera un des leitmotifs de *La prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. C'est le critère de la mystique authentique telle que la vit Pascal et que la définit Jean de la Croix rejetant comme secondaires, non nécessaires, et pleines d'illusions: visions, révélations, extases, etc.

Ce changement de perspective transforme le commençant en progressant. Il se traduit dans la prière par le passage de la méditation à l'oraison contemplative sur lequel Jean de la Croix insiste longuement: passer de longues heures dans la solitude et le silence, en coeur à coeur avec le Dieu vivant, sans faire intervenir l'intelligence discursive, généralement dans la sécheresse, se laisser investir par le Dieu Amour (M 2 13, N 1 9 2, 2 15 5, VF 3 32,43,54). Si nous voulons comprendre le *Mémorial*, ne disons pas, comme le P. Blanchet, que c'est le fruit d'une méditation; on ne médite pas en feuilletant les Écritures. Non! ce soir-là, Pascal faisait oraison et les formules de l'Écriture qu'il connaît par coeur jaillissent spontanément de son âme illuminée pour suggérer ce contact ineffable avec la Trinité.

Pascal revient à Paris. Le sens et l'esprit vont être purifiés ensemble plus profondément (N 2 3 2). Le détachement affectif reprend avec les entrevues orageuses avec Jacqueline au sujet de la dot. Le détachement du monde va se situer à un niveau plus élevé que le précédent: son grand ami, le duc de Roannez l'introduit à la Cour de juin à septembre 1653. Quelle tentation! tout bourgeois rêvant de devenir gentilhomme.

⁹ Voir notre *Plotin et Jean de la Croix*.

Mais «celui qui n'est point tenté, éprouvé, que sait-il?» (N 1 14 4). Cependant, pas plus que mondain, Pascal n'a la vocation de courtisan.

Mais voici la purification radicale réservée aux grands spirituels. La nuit du sens permet à l'âme de rompre avec le péché, mais couper une plante risque de la faire repousser avec plus de vigueur. Les racines des péchés, les mauvaises habitudes, sont situées dans l'esprit. La nuit de l'esprit vise à arracher ces racines (N 2 3 1, 2 3 1, 2 10 9, VF 2 30). Ces racines si vives en nous que toute notre raison ne nous en peut défendre (432, 978 fin). Pascal écrit: «J'étais [...] pendant cinq ou six mois d'une profonde nuit» (Mesn I 828). La nuit de l'esprit est quelque chose de terrible, qui implique une grande souffrance intérieure. C'est d'abord que la foi éclipse les autres lumières (M 2 3 1), c'est surtout que l'âme a tout donné à Dieu, et elle a l'impression que Dieu la repousse à jamais. Jean de la Croix compare cette nuit à ce qu'éprouvent «ceux qui gisent au purgatoire. [Ils] souffrent de grands doutes s'ils en sortiront jamais (N 2 7). Pascal répète: «La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement» (921). Une nouvelle tentation est de se complaire dans cette nuit: «Je puis bien aimer l'obscurité totale», m'en faire une idole, or il ne faut aimer que l'ordre de Dieu (926). Les analyses de la nuit de l'esprit par Jean de la Croix sont précieuses pour comprendre ce qui s'est passé chez Pascal avant le *Mémorial*. Ces spirituels «pensent que le bien spirituel est fini pour eux et que Dieu les a délaissés» (N 1 10 1); et même il semble à l'âme «que Dieu soit contre elle et elle contraire à Dieu (N 2 5). Il lui semble que tous ses biens sont finis car elle voit son impureté foncière. C'est qu'alors Dieu la met dans sa vérité. Il lui fait connaître avec acuité sa bassesse, sa misère, que par elle-même, elle ne peut rien (N 1 12 2). Et cette connaissance de soi est humiliante. Il semble à l'âme que Dieu l'a rejetée, abandonnée (N 2 6 2). La traduction du P. Cyprien emploie le mot *abandonnement* (N 1 12 2, 2 6 4). Ces horribles tourments intérieurs, cette angoissante souffrance concernent essentiellement les rapports avec Dieu. Ils ont cependant parfois d'étranges effets sur la conduite, occasionnent «maintes fautes touchant l'usage et les relations extérieures» qui disparaissent quand l'âme sort de la nuit (N 2 chap. 7-9); ce qui explique le comportement curieux de Pascal que l'esprit caustique de Méré relate en même temps que le poème pascalien sur sa profonde nuit (Mesn. I 827).

Quand Blaise confie son état intérieur à sa soeur Jacqueline vers la fin septembre 1654, celle-ci se méprend sur le niveau spirituel de son frère, car elle part de ses «espérances», de cet à priori qu'il sera converti seulement s'il devient un Solitaire de Port-Royal, ce qu'il ne sera jamais. Jean de la Croix avertit: «À ces âmes qui traversent la nuit, certains disent que c'est quelque malice cachée» (M Prol 4et5). Or «on peut être à l'obscur sans péché avant que Dieu dise *Fiat lux* (3 71). Quoi qu'elle ait pu en penser, les confidences qu'elle rapporte de son frère sont précieuses et donnent les caractéristiques de la nuit: il a «depuis plus d'un an un grand mépris du monde» (Lettre du 8 décembre

1654). «Il me vint voir et [...] s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié [...] au milieu de ses préoccupations qui étaient grandes [...] il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été [...]; mais que d'ailleurs, il était d'un si grand *abandonnement* du côté de Dieu qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là (lettre du 25 janvier 1655). Elle aurait dû s'en tenir à «la grande compassion qu'il faut avoir pour ces âmes» (N 2 7 3). Car dans la nuit ces spirituels «non seulement ne trouvent goût en les choses spirituelles et bons exercices, mais au contraire ils y ont du dégoût et de l'amertume» (N 1 8 3). Pascal l'a éprouvé: l'âme «trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde (Seuil, 290/1).

Pascal en même temps a de grandes occupations: Bail de la troisième arcade de la Halle au Blé, *Traité de l'équilibre des liqueurs*, correspondance avec Fermat, *Traité du triangle arithmétique*, lecture des philosophes [...] Jean de la Croix précise que ses analyses concernent «les rapports avec Dieu» (N 2 15 6) sans préjuger des autres activités.

L'union

Ainsi s'explique le *Mémorial*¹⁰. C'est la sortie de la nuit. Les «angoisses véhémentes prennent fin» (C 14 3). La nuit était nécessaire (N 2, chap. 1-8) pour donner la lumière (N 2, chap. 9) et conduire à l'union, grâce à cette flamme qui est l'Esprit Saint (VF 1), l'Amour, et que Pascal désigne par FEU. C'est une délectation supérieure, la délectation de la vue du Seigneur (C 11, 5et6), une délectation d'amour, délectation du sens, délectation de l'esprit (C 14, 2, 4et 7, lettre 8).

Certitude, sentiment. On sait que Pascal a jeté sur un papier la relation de cette expérience, puis il a pris soin de la calligraphier sur un parchemin dont nous possédons la copie figurée. Le papier porte: *certitude, certitude, sentiment, joie, paix*. Le parchemin rectifie: *certitude joie certitude sentiment vue joie*. La modification est significative et renvoie à des textes de Jean de la Croix et de Pascal.

Jean de la Croix: «Quelques-uns disent que la volonté ne peut aimer sinon ce que l'entendement¹¹ a auparavant compris [...] cela s'entend naturellement [...] Mais par voie surnaturelle, Dieu peut bien verser l'amour, sans communiquer aucune intelligence distincte [...] Ce qui a été expérimenté de plusieurs spirituels» (C 18 8). Et Pascal: «En parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer [...] Les saints au contraire disent en parlant des choses divines qu'il faut les aimer pour les connaître [...] Cet ordre surnaturel est tout con-

¹⁰ Pour une analyse du *Mémorial*, voir *La vie de Pascal*, p. 126-136.

¹¹ Voir aussi C 18 8, p. 613; VF 3 49. Entendement, volonté, couple classique que l'on trouve chez Rousseau: *Contrat Social*, VI, UGE 10/11, p. 100.

traire à l'ordre [...] naturel» (*De l'art de persuader*, Seuil, p. 355). Jean de la Croix aborde plusieurs fois le problème et explique pourquoi Dieu touche plutôt la volonté que l'entendement (N 2 13 1-3). Mais il arrive que le feu d'Amour touche conjointement les deux facultés (N 2, 12 5-7). Pascal remarque: «Pourquoi si Dieu lui découvre quelque rayon de son essence ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer» (149)? Or c'est le cas dans cette soirée du 23 novembre et l'on comprend le sens de la modification. L'ordre *certitude* (entendement), *sentiment joie paix* (affections de la volonté) aurait pu faire penser: d'abord l'entendement, ensuite la volonté. En réalité les deux facultés ont été touchées simultanément et Pascal l'exprime en un couple trois fois répété.

Le *Mémorial* ou *Le mystère de Jésus* témoignent d'une union avec Dieu d'un haut niveau. Pascal mystique peut dire après saint Paul et Jean de la Croix (C 12 5, 28 6, VF 2 34), «Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ vit en moi (Seuil, p. 311/2). Jean de la Croix distingue deux étapes dans l'union d'amour qu'il désigne sous les symboles classiques chez les mystiques des Fiançailles et du Mariage. On peut penser qu'à la fin de 1654, après les douloureuses nuits purificatrices, Pascal parvient aux Fiançailles spirituelles. Dieu et l'âme de Pascal se sont dit un *oui* définitif et s'offrent des présents. Le *Mémorial* suggère un beau cadeau de la part de Dieu, et Pascal va se mettre au service de Dieu d'une façon plus efficace, plus universelle. C'est que l'Esprit Saint ne donne pas seulement lumière et amour, l'âme n'est pas «seulement belle, elle a une force prodigieuse en raison de son union à Dieu (CB 20 1), elle est bien plus parfaite en ses opérations (M 3 2 8). Jusque-là Pascal n'a pu entreprendre cette Apologie que Dieu pourtant lui demandait. Pour écrire son *Essai sur les coniques*, pour faire des expériences sur le vide, pour concevoir et réaliser la machine arithmétique, le génie de Pascal lui suffisait, mais en ce qui concerne les choses de Dieu, la nature est courte, il y faut la force de Dieu.

Pascal constate le fait: «De tous les corps et esprits on n'en saurait tire un mouvement de vraie charité, cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel» (308). Nos efforts sont incapables de nous unir au Dieu révélé par Jésus-Christ. C'est ce qui différencie le christianisme du mysticisme païen de Plotin. Chez Plotin l'homme s'élève vers l'Un qui n'intervient pas. Pour le chrétien c'est Dieu qui vient le chercher¹². Il existe bien «un appétit naturel de Dieu» (VF 3 75) et «certains pensent que le naturel suffit pour aller à Dieu» (VF 2 14). Or «si l'élan vers Dieu vient du naturel, il ne peut être surnaturel» (VF 3 74-75). Même «la méditation n'est qu'une oeuvre naturelle (VF 3 45), elle représente l'effort de l'homme; seule l'oraison contemplative est vraiment surnatu-

¹² Voir notre *Plotin et Jean de la Croix*.

relle car «les biens ne vont pas de l'homme à Dieu, mais viennent de Dieu à l'homme» (N 2 16 5).

Pascal l'a expérimenté: «Ce n'est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison que nous pouvons véritablement nous connaître» (131). «La religion chrétienne [...] n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire, mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet» (808). C'est pourquoi «Je n'entreprendrai pas de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme. Cette connaissance sans Jésus-Christ est inutile» (449). «Ainsi je tends les bras à mon libérateur» (793). Jean de la Croix précise: «Les anges nous enseignent intérieurement par de secrètes inspirations» (C 2 3, 7 6, M 2 15 2, C 2 3).

Jean de la Croix le dit et le répète: «les choses de la foi ne viennent pas de l'homme, mais de Dieu» (M 2 22 3); «Ce chemin de Dieu ne consiste pas en la multiplicité des considérations» (M 2 7 8), «aucune créature ne joint l'âme à Dieu» (M 2 8 3). «Si l'âme n'est pas éclairée par l'amour de Dieu, elle ne peut rien sur le plan spirituel» (C 23 8). Et Pascal: «Comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle n'aspire encore y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même» (Seuil, p. 291/2). «[...] mon Dieu [...] ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des Sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts [...] ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire de votre grâce» (Seuil, 363). Quelques-uns se tuent de pénitences, d'autres se débilitent de jeûnes, mais toutes nos oeuvres et toutes nos épreuves ne sont rien devant Dieu (N 1 6 1, C 28 1). Tous deux ils constatent que l'action pour être surnaturellement efficace doit être le fruit de la contemplation.

Nous passons sur la retraite avortée à Port-Royal des Champs en janvier 1655. Toute cette année, mû par la force de Dieu, Pascal travaille à l'Apologie. Quand le mystique écrit il a conscience que Dieu lui tient la main. Jean de la Croix dit dans le prologue de la *Vive Flamme*: «Maintenant que Notre Seigneur a donné quelque ardeur à mon affection, il n'y aura rien du mien, sinon ce qui sera mauvais ou erroné»; et Pascal: «Si le lecteur y trouve quelque chose de bon, qu'il en rendre grâces à Dieu [...] Et ce qu'il y trouvera de mal, qu'il le pardonne à mon infirmité» (Seuil, p. 298/1). «Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie, et les grandes comme petites et aisées à cause de sa toute puissance» (919).

Alors les correspondances avec les deux oeuvres se multiplient. «Il ne faut pas se fier à la lettre, mais au sens spirituel de l'Écriture» (M 2

19 3 et 9, C 33 4), car Dieu «est sur le ciel et parle en voie d'éternité; nous autres, aveugles, sur la terre, et nous n'entendons que les voies de la chair et du temps» (M 2 20 5). Pascal reprend: «La lettre tue» (268). «Jésus-Christ et les apôtres ont levé le sceau. Jésus-Christ a rompu le voile et découvert l'esprit» (260). Dans l'Ancien Testament, le sens spirituel a été caché sous le temporel (502), mais certains le découvraient (M 2, chap. 22). Aussi Pascal pense que «le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob» est déjà une image de la Trinité qui dépasse le Dieu des Juifs et annonce Celui des chrétiens (449).

«Une seule pensée de l'homme vaut mieux que tout l'univers», dit Jean de la Croix (p. 980, 51). Et Pascal: «Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits» (308).

L'homme déchu, dit Jean de la Croix, est «[...] comme un grand seigneur dans une prison, sujet à mille misères, dépouillé de son royaume (C 18,1). Et Pascal: «Ce sont misères de grand seigneur. Misères d'un roi dépossédé» (116).

Jean de la Croix rappelle le mot d'Isaïe: Dieu est un Dieu caché (M 2 9 1, C 7 6 et 8). Il précise: que ce soit la présence essentielle de Dieu dans toute créature, ou la présence par grâce, ou la présence par affection spirituelle, ces trois présences sont couvertes (C 11 3). Pascal aussi montre ces présences de trois façons et de plus en plus cachées: dans les créatures (comme Jean de la Croix), dans le Christ, dans l'Eucharistie (Seuil, p. 267/1).

Souvent Jean de la Croix parle du rayon divin (M 2 8 5), du rayon de la lumière divine (M 2 1). L'Ami «découvrit [...] quelques rayons de sa divinité (C 13 1et3). Et Pascal: «pourquoi si Dieu lui découvre quelque rayon de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer (149).

Jean de la Croix, enfermé pendant neuf mois dans un placard obscur, a connu les affres du cachot. Il n'est pas étonnant qu'il prenne cette image: la prison du corps (M 2 8 4), une obscure prison (M 1 3), un cachot obscur (N 2 7 3). Pascal n'a pas connu la prison, mais il prend la même image: ce cachot (163, 164), ce petit cachot (199, répété quatre fois).

Et voici deux longs passages, nous soulignons les correspondances. «Que cette contemplation obscure soit en les *commencements pénible* à l'âme, c'est *chose claire*. Comme cette divine contemplation infuse a beaucoup d'excellences souverainement bonnes, et que l'âme qui les reçoit a beaucoup de *misères*, deux *contraires* ne pouvant subsister en un sujet, par nécessité l'âme doit *peiner*, ces deux *contraires* bataillant à cause de la purgation des *imperfections* de l'âme. Cette *peine* en l'âme à cause de son *impureté* est indicible» (N 2 5 4). Et Pascal: «*Il est vrai* qu'il y a de la *peine* en entrant dans la piété mais cette *peine* ne vient pas de la piété qui *commence* d'être en nous, mais de l'*impureté* qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence et que notre cor-

ruption ne s'opposât point à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de *pénible*. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice qui nous est naturel résiste à la grâce surnaturelle ; notre coeur se sent déchiré entre ces efforts *contraires* mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient (924).

Pour Jean de la Croix, «Dieu n'est pas tellement ami de faire des miracles», depuis qu'il nous a tout donné en la personne de son Fils (M 3 31 9). Pascal, lui, a pu constater un authentique miracle sur la personne de sa filleule. Il rassemble une ample documentation sur le miracle en général, mais finalement il se range à l'avis de Jean : «Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église (726). Jésus-Christ a fait des miracles et les apôtres ensuite [...] Maintenant il n'en faut plus [...] Les prophéties accomplies sont un miracle subsistant» (180).

«Se joue un gain presque infini à réussir et une perte presque infinie à échouer» (VF 3 56). Après Jean de la Croix, Pascal écrit : «Il y a une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, il y a l'infini à gagner» (418). «Quand l'homme ne ferait pas cela pour son Dieu [...] les seuls profits temporels devraient l'inciter à délivrer entièrement son coeur» (M 3 20 2 et 4, 3 26 5). Et Pascal : «Or quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? [...] Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie» (418).

Le divertissement dénoncé si souvent par Pascal se trouve déjà chez Jean de la Croix (S 3 4 2, N 2 16 3). De même le mot sentir au sens de connaître. «C'est le coeur qui sent Dieu» (424) ; «elles sentent Dieu» (N 2 17 5, S 3 12 1, N 1 12 6). De même la vraie paix et la fausse paix (M 2 19 7, N 2 9 6 ; fr. 924). Et tous deux combattent les superstitions (M 3 43, fr. 179, 181, 433).

On trouve aussi des correspondances surprenantes : «au mouvement de la terre se meuvent toutes les choses matérielles qu'il y a en elle » (VF 4). Et Pascal : «si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est (la terre) qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle» (Seuil, 467/2).

On trouve chez les deux : la chasse et la prise (C 25 10 ; fr. 101 et 136).

Les biens «sont si caducs et si périssables» (M 3 27 2). Et Pascal : «quelque terme où nous pensions nous attacher [...] il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle» (199).

Pascal (918) a-t-il voulu se mesurer avec le poème de Jean de la Croix, *Sur les fleuves de Babylone* (p. 957)?

Jean de la Croix : «[...] on trouvera le visage d'une personne plus beau que d'une autre, et l'on s'y affectionnera davantage d'une manière naturelle [...] parce qu'on est naturellement plus enclin à telle sorte de forme et figure» (M 3 36 5). Et Pascal : «Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre na-

ture [...] et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agréé soit maison [...], femme [...]] (585).

Ni l'un ni l'autre ne veulent attribuer à l'esprit les attributs des corps, ni aux corps les attributs de l'esprit. «L'âme en tant qu'esprit n'a ni haut, ni bas [...], ni partie à la façon des corps qui ont quantité » (VF 1 10, p. 723). «Qu'y a-t-il de plus absurde que de dire que des corps inanimés ont des passions» (960, 199).

Certains s'imaginent, trompés par les affirmations de Gilberte, que lorsque Pascal s'adonne à des recherches profanes, il s'éloigne de Dieu. Il faudrait en déduire que Mersenne, Mendel, Teilhard de Chardin sont de mauvais religieux, et le Grand Arnould, un mauvais Docteur. Jean de la Croix précise, qu'après les nuits, l'âme ne perd pas les habitudes de science, au contraire (C 18, 16, p. 615). Le don de Pascal à Dieu ne l'empêche ni de faire les expériences sur le vide, ni d'écrire les Provinciales, ni de découvrir les équations de la roulette ou d'organiser un service de transports en commun dans Paris.

D'autres reprochent les Provinciales à Pascal. Mais il faut remarquer qu'il ne critique jamais la vie des personnes. Il s'attaque à des idées, à des textes inacceptables pour défendre un ami sanctionné de façon injuste. Sans parler de saint Jérôme, qu'on lise les paragraphes 30-62, pp. 774-791 de VF 3, concernant les mauvais maîtres spirituels. On y trouvera la même exigence, la même véhémence, la même indignation, car dans les deux cas, les textes visent des personnes qui justement devraient conduire à Dieu et qui en détournent ; la même ironie. Ces médiocres ne sont que des forgerons qui ne savent que marteler, tailler, dégrossir, et qui osent poser leur lourde main sur l'ouvrage délicat que Dieu est en train d'accomplir.

Au sommet

En lisant le commentaire du *Cantique* ou celui de la *Vive Flamme*, nous avons l'impression que Jean de la Croix a déjà un pied dans l'au-delà. De même à la lecture de la lettre à Fermat du 10 août 1660, ou de la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Quelles sont les caractéristiques de ces sommets.

D'abord un plus grand amour, plus pur et plus fervent car il est l'amour même de Dieu. Jean de la Croix: Celui qui est détaché connaît et goûte mieux les choses que celui qui est attaché car celui-ci ne possède rien, ce sont les choses qui le possèdent. Tandis que détachée «l'âme demeure libre et claire pour les aimer tous raisonnablement et spirituellement (M 3 20 2-3, 3 23 1). Gilberte écrit de son frère: «Il avait une extrême tendresse pour ses amis [...] sa tendresse n'allait point jusqu'à l'attachement [...] il aimait sans attache» (Seuil, p. 28-29).

Quand l'âme atteint cet état d'union, elle dit: «*Je n'ai plus d'autre oeuvre que celle d'aimer*» (C 20 8, p; 621). Car Dieu nous aime pour

que nous l'aimions grâce à l'amour qu'il a pour nous. Aussi «là où il n'y a pas d'amour, mettez de l'amour et vous recueillerez de l'amour (*Lettres 26 et 31*, pp. 865 et 869)¹³. Pascal fut à la pointe des mathématiques de son temps, à seize ans il a écrit l'*Essai sur les coniques*, il a inventé le calcul des probabilités, il y a deux ans il vient de découvrir les équations de la roulette. Et le 10 août 1660, en pleine retraite, il écrit à Fermat: la géométrie «est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force [...] je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait [...] je suis au hasard de ne jamais plus y penser». «J'oubliai ce que je savais» dit Jean de la Croix (C 17).

Déjà, le Seigneur guérit des imperfections avec les tentations, aridités, épreuves de la nuit obscure (N 1 7 8), mais une racine demeure (N 2 10 9). Pascal répète: le péché «réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine» (Seuil, 266/1). Mais dans l'état de Mariage spirituel, l'âme achève de perdre ses habitudes imparfaites (C 14 30). Une seule touche de Dieu peut arracher de l'âme tout d'un coup toutes les imperfections dont elle n'avait pu se défaire en toute sa vie et en outre la combler des vertus et des biens de Dieu (M 2 26 6et9). Avec simplicité, sans orgueil ni fausse humilité, car il sait que la cause en est non ses mérites personnels, mais Dieu qui l'habite, Pascal écrit à la fin d'une sorte de profession de foi: «Et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur [...] qui d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de la grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur» (931).

Paradoxalement, plus ces spirituels «s'approchent de Dieu, plus ils voient ce qui manque» (N 1 2 6). Ce qui fait comprendre que Pascal ne parle jamais autant de sa conversion que dans la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Le mot est un des leitmotivs. Il se reproche d'avoir été sourd aux inspirations de Dieu: «Seigneur [...] ma vie passée vous a été odieuse [...] par l'oisiveté (!) et inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer» (Seuil, 364/1).

Ce qui ne va pas empêcher Pascal de mettre au point une entreprise de transports en commun dans Paris.

Pascal n'est pas prêtre, il n'appartient pas à une congrégation, mais il a une âme religieuse. Il n'a pas prononcé des vœux qui mettent en l'état de perfection, mais il les pratique. Il avait un si grand respect pour la pureté «qu'il était continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fût blessée le moins du monde, soit dans lui, soit dans les autres» (Seuil, 28/1). «Il avait toujours un si grand amour pour la pauvreté qu'elle lui était continuellement présente» (Seuil, 27/1). Il vend son car-

¹³ Voir *Les amours chez Jean de la Croix*.

rosse, ses chevaux, ses tapisseries, son argenterie, sa bibliothèque, ses meubles, pour donner l'argent aux pauvres. Il cède son appartement à une famille nécessiteuse. Le souci des pauvres devient une obsession et il regrette de ne pouvoir faire davantage. Cette pauvreté s'accompagne de pauvreté spirituelle: il fait le sacrifice de l'Apologie que Dieu lui a pourtant demandée et qu'il ne finira pas. Son obéissance aussi est remarquable. Bien avant le Concile Vatican II, il définit l'infaillibilité pontificale: le pape est premier, «infaillible en la foi» (516, 569); il se soumet entièrement aux décisions du Pape en ce qui concerne le dogme (Seuil, 268/2), mais pas pour les faits qui ne sont pas de son autorité. Pascal est fidèle à la messe, aux sacrements, il dit le bréviaire, lit le martyrologe. Il est soumis jusqu'aux usages de l'Église car il faut «que l'extérieur soit joint à l'intérieur» (944). Il s'adresse au pasteur de la paroisse où il vit. Il est assidu aux offices, sermons, conférences, indiqués dans l'*Almanach spirituel* de Paris, car dit Jean de la Croix: il y a plus d'occasion d'être exaucés dans les lieux que l'Église a désignés (M 3 42 6). Que lui manque-t-il pour être un saint ?

La Pinède des Brouilleaux.
F-33650 La Brède. France.

